

AB

1. Band
124132



000

REFLEXIONS

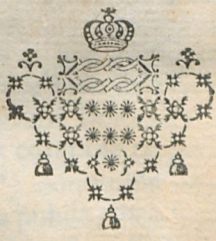
SUR L'EXIL,

ÉCRITES EN ANGLOIS

PAR

MYLORD BOLINGBROKE

TRADUCTION NOUVELLE.



M. DCC. LII.



REFLEXIONS

sur l'Église

ÉCRITES EN ANGLAIS

PAR

MILORD BUNINGROK

TRADUCTION DE M. DE LA

M. DE LA



PRÉFACE.

ON a déjà vu ce petit Ouvrage *) dans le Mercure de France des mois de Mars & d'Avril derniers, sous le titre de Réflexions sur l'Exil, écrites en François par Mylord Bolingbroke. D'un autre côté M. Mallet assure dans son Edition qu'il en possède le véritable original écrit en Anglois de la main de l'Auteur. Je me suis informé de la vérité de ces faits à des personnes qui pouvoient en être bien instruites. On m'a dit que Mylord Bolingbroke avoit effectivement composé ce petit Traité en Anglois, **) non point dans la vue de le donner au public, mais seulement pour essayer en s'amusant d'imiter le style de Seneque; que Madame de Bolingbroke ne faisant que de commencer alors à ap-

A 2

pre-

*) Mais un peu défiguré.

**) A Chantelou en Touraine.

prendre l'Anglois, s'étoit exercée à le traduire, mais très-librement, & on peut même dire très-légerement, rendant fort littéralement ce qu'elle entendoit le mieux, paraphrasant ce qu'elle devoit à demi, & ne se faisant pas une affaire de sauter ce qui l'embarrassoit trop, ou d'y substituer du sien; que depuis qu'elle posséda mieux la Langue, elle ne s'étoit point mise en peine de refondre sa Traduction, qu'elle ne traitoit que d'une étude, ou d'un croquis; que son manuscrit étoit tombé entre les mains de M. de Burigny, qui l'avoit apparemment communiqué enfin à l'Auteur du Mercure.

Il faut cependant convenir que cette Traduction faite avec aussi peu de soins que de prétentions, a un certain esprit de vie, que si peu de Traducteurs sont capables de saisir, & qui conséquemment semble faire le caractère propre d'un Original; de sorte qu'il n'est pas étonnant que plusieurs Personnes très-judicieuses s'y soient méprises, & M. l'Abbé Raynal lui-même.

Pourquoi donc, me dira-t-on, avoir fait une nouvelle Traduction du même Traité, surtout puisqu'il semble n'appartenir

tenir qu'à demi à Mylord Bolingbroke, n'étant point écrit dans son goût naturel, mais sur le ton affecté de Seneque. Je répons que M. Mallet l'ayant fait imprimer au naturel à la suite des Lettres sur l'Histoire, j'ai cru devoir faire la même chose, d'autant plus que beaucoup de personnes pourront être curieuses de comparer la copie fidele de l'original avec le prétendu original François; & dans cette vue, j'ai traduit ce morceau plus littéralement que tout le reste; c'est pour ainsi dire un calq plutôt qu'une Traduction. Il m'auroit peu convenu de vouloir lutter contre une si respectable Traductrice, aussi distinguée par son esprit entre les Dames Françoises, que Mylord pouvoit l'être entre les Seigneurs Anglois.

Un éloge historique de ce Couple illustre viendroit ici fort à propos, & peut-être aurois-je eu la présomption de l'entreprendre, si la tâche eût été moins forte; mais la grande réputation de Mylord Bolingbroke demanderoit un volume entier pour écrite sa vie, & une autre plume que la mienne. Je me bornerai donc au dernier trait.

Madame de Bolingbroke, après avoir trainé plusieurs années dans une langueur continuelle & des souffrances inouïes, mourut en Angleterre en 1750. Ainsi Mylord lui a survécu un peu plus d'un an; mais ccux qui l'approchoient de plus près assurent que depuis ce tems, cet homme si Philosophe à peine a-t'il fait un repas où ils n'ayent vu son pain arrosé de ses larmes. Pour comble d'affliction, on lui suscita en France un malheureux procès, où on attaquoit non-seulement ses biens, mais indirectement aussi son honneur & la mémoire de cette Epouse si chère, si regrettée & si digne de l'être. Pour n'avoir pas même à se justifier sur un point si délicat & si sensible, M. de Bolingbroke offrit d'abandonner à ses adversaires des effets considérables qu'il avoit en France, quoiqu'il fût bien persuadé qu'il ne leur devoit rien. On rejeta ses offres, on le poursuivit à outrance, il étoit éloigné & accablé d'infirmités, la Religion de ses premiers Juges fut surprise, & il perdit ce procès si intéressant. Enfin ayant interjetté appel de cette fatale sentence, il mourut avant que d'avoir pû obtenir la satisfaction de la faire infirmer. Mais
il

il laissoit après lui un Ami fidele qui n'abandonna pas sa cause; & le Parlement de Paris, non moins équitable que ce fameux Tribunal de l'ancienne Egypte, conserve à l'Etranger comme au Citoyen une immortelle justice; aussi ses Manes ont-ils reçu la réparation la plus complete & la plus éclatante.

On peut bien croire que Mylord Bolingbroke se connoissoit assez en hommes pour savoir choisir ses amis. Il ne m'est pas permis de nommer celui à qui il est principalement redevable de cet triomphe posthume, mais voici son signalement tiré du Testament même de l'illustre Défunt:

„ Je donne & legue le diamant que je
 „ porte à mon doigt, à mon ami ancien
 „ & constamment éprouvé, le M. de
 „ M. *) & après lui à son fils le C. de G.
 „ afin que ma mémoire soit conservée
 „ dans une famille que j'aime & hono-
 „ re par-dessus toute autre., *αὐτός ἐστίν.*

Je ne puis me dispenser de faire ici une remarque en passant. Me. de Bolingbroke avoit épousé en premières noces le Marquis de Villette, parent de Madame

A 4

de

*) Myladi Bolingbroke avoit également légué par son Testament à la M. de M. une bague qu'elle portoit des l'enfance.

de Maintenon, mais non pas son Neveu, & encore moins étoit-elle sa Nièce, comme le dit l'Auteur de l'Histoire du Siècle de Louis XIV; il est même étonnant que cette méprise soit échappée à M. de V. qui non seulement avoit eu occasion de voir & de parler assez souvent à Madame de Bolingbroke; mais qui la cite dans cet endroit là même, comme ayant appris de sa propre bouche un propos qu'elle avoit tenu à cette prétendue Tante. Il est vrai qu'il allègue ce discours pour justifier le portrait qu'il a fait de Madame de Maintenon dans un goût tout neuf, & qu'il y serviroit d'autant mieux que ces Dames auroient été plus proches. Cet exemple ne pourroit-il point faire soupçonner aussi quelque mal-entendu dans ce que le même Auteur dit que M. le Marquis de Fénélon lui a rapporté au sujet du célèbre Archevêque de Cambrai son Oncle? M. de V. se plait à opposer de nouveaux paradoxes à tous les préjugés vulgaires.



REFLE-



REFLEXIONS SUR L'EXIL*).

LA dissipation de l'esprit & la longueur du tems, sont les seuls remedes auxquels la plupart des hommes ayent confiance dans leurs afflictions; mais le premier n'a qu'un effet passager, le second opère lentement, & tous les deux sont indignes d'un homme sage. Nous fuirons-nous nous-mêmes, pour fuir nos infortunes, & nous imaginerons-nous follement que la maladie est guérie, dès que nous avons obtenu quelques momens de relâche à nos maux? Ou pleurerons-nous jusqu'à ce que nos yeux ne puissent plus fournir de larmes, & attendrons-nous du tems, (le Médecin des brutes,) une

A 5

guéri-

*) La plupart des passages cités dans ce petit Traité, sont tirés de Sénèque; & le tout est écrit à peu près dans son style & sa manière; quoique ce ne soit pas tout-à-fait sans fondement que Quintilien le taxe d'être trop sententieux. *Quamquam non omnino remerè sit quod de sententiis illius queritur Fabius.* Erasm.

guérison lente & mal assurée? Ferons-nous consister tout notre bonheur dans l'oubli de notre misere, & aurons-nous obligation à la foiblesse de nos facultés, d'une tranquillité qui devrait être l'effet de leur force? Mettons-nous plutôt devant les yeux toutes nos afflictions présentes & passées à la fois*). Résolvons-nous de les surmonter plutôt que de les fuir, & que d'en user le sentiment par une longue & honteuse patience. Au lieu des remèdes palliatifs, employons le fer & les caustiques, sondons le fonds de la plaie, & opérons une cure prompte & radicale.

Le souvenir des infortunes passées sert à fortifier notre esprit contre de nouvelles. On rougiroit de succomber à la douleur d'une playe, lorsqu'on se voit le corps couvert de cicatrices, & qu'on est sorti victorieux de tous les combats où l'on a reçu ces blessures. Que les soupirs, les pleurs & les défaillances sous les plus légères atteintes de l'adversité, soient le partage de ces personnes infortunées, dont les ames délicates ont été énervées par une longue suite de prospérités; tandis que ceux qui ont essuyé des années de calamités, supporteront les plus rudes coups avec un courage inébranlable. Des malheurs non interrompus produisent

*) Sen.

duisent ce bon effet, qu'en tourmentant continuellement, ils endureissent à la fin.

Tel est le langage de la Philosophie, & heureux l'homme qui a le droit de tenir un tel langage. Mais qu'on ne prétende pas l'acquérir par des discours pathétiques; notre conduite seule peut nous le donner. C'est pourquoi, au lieu de présumer de notre force, la méthode la plus sûre est d'avouer notre foiblesse, & de nous appliquer sans perdre de tems à l'étude de la sagesse: c'est l'avis que l'Oracle donna à Zénon *); & il n'y a point d'autre moyen d'assurer notre tranquillité au milieu de tous les accidens auxquels la vie est exposée. Je fais que la Philosophie a ses fanfarons aussi bien que la guerre, & que plusieurs de ses enfans en vivant à s'élever au dessus de l'homme, sont tombés au dessous. Il y a des moyens aisés & sûrs d'éviter ce danger. Une bonne règle, c'est de bien examiner, avant que de nous attacher à telle ou telle Secte; mais une meilleure règle encore, c'est de ne nous dévouer à aucun maître. Écoutons-les tous, mais qu'il nous soit parfaitement indifférent de quel côté trouver la vérité; & quand il s'agira de nous déterminer, que rien ne nous paroisse si respectable que notre propre raison.

*) Diog. Laërt.

raison. Acceptons avec reconnoissance le secours de quiconque s'est appliqué à corriger les vices, & à fortifier les esprits des hommes; mais choifflons pour nous-mêmes, & n'accordons à personne un consentement illimité. Ainsi, afin de prendre pour exemple la Secte dont j'ai déjà fait mention, quand nous aurons mis à l'écart les maximes merveilleuses & surprenantes, & tous les paradoxes du Portique, nous trouverons dans cette Ecole des dogmes auxquels notre raison, exempte de préjugés, se foumettra avec plaisir, parce que la Nature les dicte, & que l'expérience les confirme. Si nous ne prenons cette précaution, nous courons risque de devenir des Rois en idée, & des Esclaves en réalité; en la prenant, nous saurons assurer notre liberté naturelle & vivre indépendans de la fortune.

Afin d'atteindre à un but si désirable, il faut nécessairement être vigilans, & nous tenir comme en sentinelle pour découvrir les pièges secrets, & les attaques ouvertes de cette capricieuse Déesse, avant qu'elles nous atteignent; *) lorsqu'elle vient fondre sur nous à l'improvu, il est difficile de lui résister; mais ceux qui l'attendent, la repousseront aisément. L'invasion soudaine d'un

ennemi

*) Sen.

ennemi renverse celui qui n'est pas sur ses gardes; mais ceux qui prévoient la guerre & qui s'y préparent avant qu'elle éclate, soutiennent sans difficulté le premier & le plus rude assaut. J'ai appris depuis long-tems cette importante leçon, & ne me suis jamais fié à la fortune, lors même qu'elle sembloit être en paix avec moi. Les richesses, les honneurs, la réputation & tous les avantages que sa perfide indulgence versoit sur moi, je les ai placés de façon qu'elle pût les retirer sans me causer aucun trouble. J'ai mis un grand intervalle entre eux & moi; elle les a repris, mais elle n'a pû me les arracher. On n'a à souffrir de la mauvaise fortune, qu'autant qu'on a été déçu par la bonne: si nous nous passionnons pour ses dons, si nous nous imaginons qu'ils nous appartiennent, & qu'ils doivent nous rester perpétuellement, si nous nous appuyons dessus, & que nous fondions sur eux notre considération, nous ferons abîmés dans toute l'amertume du chagrin dès que ces biens faux & passagers s'évanouïront, & que notre vain & puérile esprit, vuide de solides plaisirs, se trouvera frustré de ceux mêmes qui sont imaginaires. Mais si nous ne nous laissons point emporter à la prospérité, l'adversité ne pourra nous abattre. Notre ame
fera

sera à l'épreuve des dangers de l'une & de l'autre fortune; & ayant essayé nos forces, nous en serons sûrs, parce que nous aurons appris au milieu de la félicité à soutenir l'infortune.

Il est beaucoup plus difficile d'examiner & de juger, que de recevoir des opinions sur la foi d'autrui: c'est pourquoi la plupart des hommes empruntent des autres, celles qu'ils tiennent sur toutes les affaires de la vie & de la mort. *) De-là vient cette ardeur si unanime avec laquelle ils poursuivent des choses, qui loin de renfermer en elles-mêmes aucun bien réel, sont enduites d'un vernis spécieux & trompeur, & ne contiennent rien qui réponde à leurs apparences. **) De-là vient d'un autre côté que dans ce qu'on appelle des malheurs, il n'y a rien qui soit aussi dur & aussi terrible que le cri général nous en menace. Le mot d'exil, par exemple, paroît rude à l'oreille, & nous en sommes frappés comme d'un son triste & lugubre, à cause d'une certaine persuasion à laquelle tous les hommes concourent habituellement. La multitude
en

*) *Dum unusquisque mavult credere quam judicare, nunquam judicatur de vitâ, semper creditur. Sen.*

**) *Sen.*

en a ainsi ordonné; mais la plus grande partie de ses décisions sont abrogées par le Sage.

Rejettant donc le jugement de ceux qui se déterminent sur des opinions populaires, ou sur les premières apparences des choses, examinons ce qu'est réellement l'Exil *). C'est un changement de place; & pour que vous ne disiez pas que j'exténue l'objet, & j'en dissimule ce qu'il renferme de plus choquant, j'ajouterai que ce changement de place est fréquemment accompagné de beaucoup d'autres inconvéniens; de la perte des biens dont vous jouissiez, & du rang que vous teniez, du crédit & de l'autorité dont vous étiez en possession; de la séparation de votre famille & de vos amis; du mépris dans lequel vous pouvez tomber; de l'ignominie dont ceux qui vous ont chassé essayeront de noircir l'innocence de votre caractère, afin de couvrir l'injustice de leur propre conduite.

Je parlerai ci-après de toutes ces choses en détail. En attendant, considérons quel malheur il y a dans un changement de place pris en lui-même & abstraction faite de tout le reste.

» Vivre

*) Sen.

„ Vivre éloigné de sa Patrie est une chose
 „ se intolérable. *) Mais si cela est ainsi,
 comment arrive-t-il donc qu'un nombre infini
 de gens passent leur vie par choix hors
 de leur propre pays? Considérez combien
 les rues de Londres & de Paris sont remplies.
 Appelez ces millions d'hommes chacun par son
 nom, & leur demandez de quel pays ils sont;
 combien n'en trouverez-vous pas qui viennent
 des différentes parties de la terre habiter
 ces grandes Villes, qui fournissent le plus
 de commodités & le plus d'encouragemens,
 soit à la vertu, soit au vice? Quelques-uns
 y sont attirés par l'ambition, & quelques-
 autres y sont conduits par le devoir; plusieurs
 s'y rendent pour cultiver leur esprit, & plu-
 sieurs pour avancer leur fortune; les uns
 viennent y étaler leur beauté, & les autres
 leur éloquence. Tournez vos pas ailleurs,
 & allez jusqu'aux extrémités les plus reculées
 de l'Orient & de l'Occident: visitez les Nations
 Barbares de l'Afrique, où les Régions inhabitables
 du Nord, vous ne trouverez point de climat
 si mauvais, ni de pays si sauvage, où il n'y
 ait quelques gens qui y viennent d'ailleurs
 & qui s'y établissent par choix.

Parmi

*) Sen.

Parmi les extravagances innombrables qui ont passé par l'esprit des hommes, nous pouvons justement compter cette idée d'une affection secrète, indépendante de notre raison, supérieure à notre raison même, que l'on suppose que nous avons pour notre Patrie, comme s'il y avoit quelque vertu physique en chaque canton de terre, qui produit sûrement cet effet en tous ceux qui y naissent. „ L'amour de la Patrie plus „ puissant que la raison. *) Comme si le *Heimrey* étoit une maladie universelle, inséparable de la constitution du corps humain, & non particulière aux Suisses, qui semblent n'avoir été faits que pour leurs montagnes, comme leurs montagnes pour eux. **) Cette idée peut avoir contribué à la sûreté & à la grandeur des Etats. „ C'est pourquoi on l'a cultivée avec beaucoup d'art, & on a eu grand soin de ranger de son côté le préjugé de l'éducation. Il est arrivé aux hommes sur ce sujet, ce qui leur arrive sur plusieurs autres; à force de croire qu'une chose doit être, ils parviennent à persuader aux autres, & à croire eux-mêmes qu'elle est. Procope

rappor-

*) *Amor Patrie ratione valentior omni*, Ovid.

**) Card. Bentiv.

rapporte qu'Abgare vint à Rome, & gagna l'estime & l'amitié d'Auguste à un tel point, que cet Empereur ne pouvoit se résoudre à le laisser retourner chez lui: qu'un jour Abgare prit différentes bêtes dans un Parc, & les amena toutes vives devant Auguste; qu'il plaça en différens endroits du Cirque quelque peu de terre apportée des divers Pays d'où l'on avoit tiré chacun de ces animaux; que tout étant ainsi disposé, on les lâcha, & que chacun courut aussi-tôt à ce coin du Cirque où il y avoit de sa terre; qu'Auguste admirant ce sentiment d'affection pour leur Patrie, que la nature a gravé dans le cœur des bêtes, & frappé de l'évidence de la vérité, se rendit aux prières qu'Abgare lui réitéra aussi-tôt avec instance, & permit, quoiqu'à regret, à ce Tétrarque de retourner à Edesse. Mais ce Conté ne mérite pas plus de croyance que celui qui suit au même endroit de la Lettre d'Abgare à J. C. de la réponse de notre Sauveur, & de la guérison d'Abgare. Il n'y a assurément rien de moins fondé, rien de plus absurde, que l'idée en question. Nous aimons le pays dans lequel nous sommes nés, à cause des biens particuliers que nous en recevons, & des obligations particulières que

que nous lui avons ; liens qui peuvent nous attacher à un autre Pays comme à celui où nous sommes nés, à notre Patrie de choix, comme à notre Patrie de naissance. A tous autres égards, un homme sage se regarde comme Citoyen du monde ; & quand vous lui demandez où est sa Patrie, il répond comme Anaxagoras, en vous montrant le Ciel.

D'un autre côté il y a des personnes qui ont imaginé que, comme tout l'Univers souffre une révolution continuelle, & que la Nature semble s'y plaire ou en avoir besoin pour sa conservation, de même il y a dans les esprits des hommes une inquiétude naturelle, qui les porte à courir de place en place & à changer souvent d'habitations. *) Cette opinion a au moins une apparence de vérité qui manque à l'autre, celle-ci étant soutenue & celle-là démentie par l'expérience. Mais, quelles qu'en soient les raisons, qui ont dû varier prodigieusement en un nombre infini de rencontres, & en un espace de tems immense ; il est effectivement vrai que les familles & les Nations du monde ont été dans une fluctuation continuelle, rochant au tour de la face du Globe, chassant & chassées tour à tour. Quelle multitude

B 2

de

*) Sen.

de Colonies l'Asie n'a-t-elle pas envoyées à l'Europe? Les Phéniciens ont peuplé les côtes de la Mer Méditerranée, & poussé leurs établissemens jusques dans l'Océan. Les Etruriens étoient Asiaticques d'extraction; & sans allonger davantage l'énumération, les Romains, ces maîtres du monde, reconnoissent un Troyen fugitif pour Fondateur de leur Empire. Combien de transmigrations ont été, en retour de celles-là, d'Europe en Asie; on ne finiroit point de les nombrer. Car outre les Colonies Eolienne, Ionienne, & autres à peu près aussi renommées, les Grecs pendant plusieurs siècles firent des Expéditions continuelles, & bâtirent des Villes en plusieurs parties de l'Asie: les Gaulois y pénétrèrent aussi & y établirent un Royaume. Les Scythes Européens parcoururent ces vastes Provinces, & porterent leurs armes jusqu'aux confins de l'Egypte. Alexandre subjugua tout depuis l'Hellespont jusqu'à l'Inde, bâtit des Villes, & établit des Colonies pour assurer ses conquêtes & éterniser son nom. L'Afrique a reçu de l'une & de l'autre de ces parties du monde des Habitans & des Maîtres; & comme elle en a reçu, elle en a donné: les Tyriens bâtirent la Ville & fondèrent la République de Carthage, & le Grec a été le

le langage de l'Égypte. Dans l'antiquité la plus reculée, nous entendons parler de Belus en Caldée, & de Sésostris, établissant ses colonies bazanées dans Colchos; & l'Espagne a été dans ces derniers siècles sous la domination des Maures. Si nous venons à l'Histoire Runique, nous trouverons nos peres, les Goths, conduits de la Tartarie Afiatique en Europe par Woden & par Thor, premièrement leurs Héros, & ensuite leurs Divinités; & qui peut nous assurer que c'étoit leur première transmigration? Peut-être qu'ils étoient venus en Asie par l'Est, du Continent auquel leurs enfans ont navigé dans ces derniers tems de l'Europe par l'Ouest, & que dans la progressions de trois ou quatre mille ans la même race d'hommes a poussé ainsi ses conquêtes & ses habitations autour du Globe: au moins peut-on faire cette supposition avec autant de raison, que Grotius en a de supposer que l'Amérique a été peuplée par la Scandinavie. Le monde est un grand désert où les hommes ont erré ça & là, & jouté l'un contre l'autre depuis la création. Les uns ont changé de place par nécessité & les autres par choix. Une Nation à desiré de se saisir de ce qu'une autre étoit lassé de posséder; & il seroit difficile de marquer un Pays qui soit au-

jourd'hui entre les mains de ses premiers Habitans.

Ainsi le destin a ordonné que rien ne sera long-tems dans le même état; & qu'est-ce que toutes ces transplantations de peuples, sinon autant d'exils publics? Varron, le plus savant des Romains, disoit *) que puisque la Nature est la même partout, cette seule circonstance suffisoit pour détruire tout ce qu'on pouvoit reprocher à un changement de place pris en lui-même, & abstraction faite des autres inconvéniens qui accompagnent l'exil. M. Brutus pensoit qu'il suffisoit pour cela qu'on ne pût empêcher ceux qui vont dans un bannissement d'emporter leur vertu avec eux. Si donc quelqu'un croit que chacun de ces motifs de consolation pris séparément ne suffit pas, il doit avouer au moins que l'un & l'autre joints ensemble sont capables de dissiper les terreurs de l'exil. Car ne devons-nous pas regarder comme des bagatelles tout ce que nous laissons derrière nous, en comparaison des deux plus précieuses choses dont les hommes puissent jouir, & que nous sommes assurés qui nous suivront partout où nous tournerons nos pas, la Nature cette mere commune, & notre propre Vertu? **)

Croyez

*) Sen.

**) Sen.

Croyez - moi, la Divine Providence a établi un tel ordre dans le monde, que, de tout ce qui nous appartient, les parties les moins estimables sont les seules qui puissent tomber en la disposition d'autrui; tout ce qu'il y a de meilleur est le plus en sûreté, il est hors de la portée du pouvoir humain, on ne sauroit nous le donner, ni nous le ravir. Tel est le monde, ce grand & bel ouvrage de la Nature; tel est l'esprit de l'homme, qui contemple & admire le monde, dont il fait la plus noble partie: voilà des choses qui nous appartiennent inséparablement; & tant que nous demeurerons dans l'un, nous jouirons de l'autre. Marchons donc avec intrépidité, quelque part que nous soyons portés par le cours des accidens humains. En quelque lieu qu'ils nous conduisent, sur quelque côté qu'ils nous jettent, nous ne nous y trouverons pas absolument étrangers. Nous rencontrerons des hommes & des femmes, créatures de la même figure que nous, douées des mêmes facultés, & nées sous les mêmes loix de la nature. Nous verrons les mêmes vertus & les mêmes vices, provenans des mêmes principes généraux, mais diversifiés en mille façons différentes & contraires, selon cette variété infinie de Loix & de Coutumes qui sont établies pour la même fin univer-

felle, c'est-à-dire, pour la conservation de la société. Nous ressentirons la même révolution de saisons; le même Soleil & la même Lune régleront le cours de nos années; *) la même voute azurée, parfumée d'étoiles, fera partout étendue sur nos têtes. **) Il n'y a point de partie du monde, d'où nous ne puissions admirer ces Planetes qui roulent comme la nôtre, en différentes orbites autour du même Soleil central; d'où nous ne puissions découvrir un objet plus merveilleux encore, cette armée d'Etoiles fixes suspendues dans l'espace immense de l'Univers, Soleils innombrables, dont les rayons éclairent & vivifient les mondes inconnus qui roulent autour d'eux: & tandis que je serai ravi par de telles contemplations, tandis que mon ame sera ainsi élevée au Ciel, peu m'importe quelle terre je foule sous mes pieds.

Brutus, dans le Livre qu'il avoit écrit sur la Vertu, ***) rapportoit qu'il avoit vû Marcellus en exil à Mitilene, vivant avec tout le bonheur que la nature humaine peut com-

*) *Labentem cælo quæ ducitis annum.* Virg.

**) Plutarque compare ceux qui ne pouvoient vivre hors de leur pays, au menu peuple qui s'imaginoit que la Lune d'Athenes croit plus belle que celle de Corinthe.

***) Sen.

comporter, & cultivant, avec autant d'assiduité que jamais, toutes sortes de louables connoissances; il ajoutoit que ce spectacle lui fit croire que s'en retournant seul, c'étoit lui-même qui étoit le banni, plutôt que celui qu'il quittoit. O Marcellus, beaucoup plus heureux quand Brutus approuva ton exil, que quand la République approuva ton Consultat! il falloit que tu fusses bien véritablement grand, pour être admiré de celui qui paroissoit à Caton même un objet d'admiration! Brutus rapportoit encore, que César passa sans s'arrêter à Mitilene, parce qu'il ne pouvoit soutenir la vue de Marcellus réduit dans un état si indigne de lui. Son rétablissement fut enfin obtenu par l'intercession formelle du Sénat entier, qui étoit tellement consterné, que tous paroissoient avoir pris en cette occasion les sentimens de Brutus, & supplier pour eux-mêmes, plutôt que pour Marcellus. *) C'étoit retourner avec honneur; mais sûrement il demeureroit hors de sa Patrie avec plus d'honneur encore, lorsque Brutus ne pouvoit se résoudre

B 5

dre

*) Marcellus fut assassiné à Athenes en s'en retournant, par Chilon son ancien ami & son compagnon de guerre. Le motif de Chilon n'est point expliqué dans l'Histoire, César fut soupçonné; mais l'opinion de Brutus semble le justifier.

dre à le quitter, ni César à le voir. Car l'un & l'autre rendoient témoignage à son mérite; Brutus affligé, & César rougissant d'aller à Rome sans lui.

Q. Métellus le Numidique avoit éprouvé la même destinée quelques années auparavant, lorsque le peuple, qui est toujours le plus sûr instrument de sa propre servitude, étoit occupé à poser sous la conduite de Marius, les fondemens de la tyrannie que César vint à bout d'établir. Métellus seul, au milieu d'un Sénat intimidé & d'une populace insolente, refusa de confirmer par serment les pernicieuses Loix du Tribun Saturninus. Sa constance fut son crime, & l'Exil sa punition. Une faction arrogante & effrenée l'emportant sur lui, les meilleurs Citoyens s'armèrent pour sa défense, prêts à sacrifier leurs vies pour conserver tant de vertu à leur République. Mais n'ayant pas réussi à persuader, il ne trouva pas juste de contraindre: il jugea de la phrénésie de la République Romaine, comme Platon avoit jugé du radotage de celle d'Athènes. Métellus comprit que, si ses Concitoyens se corrigeoient, il seroit rappelé; & s'ils ne se corrigeoient pas, il pensoit ne pouvoir être nulle part plus mal qu'à Rome. Il alla volontairement en exil, & partout où il passoit,

foit, il portoit avec lui les symptômes manifestes d'un Gouvernement malade, & le prognostic assuré d'une République expirante. Le caractère qu'il foutint pendant son exil paroîtra mieux par un fragment d'une de ses lettres, qu'Aulu-Gelle nous a conservé, (pour l'amour du mot *fruniscor*,) dans une compilation pédantesque des phrases usitées par l'Annaliste Q. Claudius *).

„ Ils ont perdu tout honneur & toute justice,
 „ ce, pour moi je ne suis privé ni du feu
 „ ni de l'eau, & je suis comblé de gloire. „
 Heureux Métellus! heureux dans le témoignage de ta propre vertu! heureux en ton pieux fils, & en cet excellent ami qui te ressembloit, tant par le mérite que par la fortune!

Rutilius avoit défendu l'Asie contre les exactions des Publicains, conformément à l'étroite justice dont il faisoit profession, & au devoir particulier de sa Charge. Cela lui attira pour ennemis tout l'Ordre des Chevaliers; & la faction de Marius ne lui étoit pas moins opposée, tant à cause de sa probité, qu'en haine de Métellus. L'homme le plus intègre de la ville fut accusé de corrup-

*) *Illi omni jure atque honestate interdicti; ego neque aquâ neque igne careo, & summâ gloriâ fruniscor.*

ruption; le plus vertueux fut pourſuivi par le plus méprifable, par Apicius, nom dévoué à l'infamie *). Ceux qui lui avoient ſuſcité cette fauſſe accusation furent ſes Juges, & prononcèrent une injuſte ſentence contre lui. A peine daigna-t'il défendre ſa cauſe, mais il ſe retira dans l'Orient, où fut reçue avec honneur cette vertu Romaine, que Rome ne pouvoit plus ſoutenir **). Maintenant donc Rutillius ſera-t'il réputé malheureux, tandis que ceux qui le condamnerent ont été, pour cela même, traduits comme des criminels au Tribunal de la poſtérité; tandis qu'il fut plus facile de l'obliger à quitter ſon pays, qu'à ſouffrir que ſon exil finît; tandis que lui ſeul oſa refuſer le Dictateur Sylla, & qu'étant rappelé dans ſa Patrie, non-ſeulement il dédaigna d'y retourner, mais il ſ'en éloigna encore davantage.

On me dira: que vous propoſez-vous par de tels exemples, dont on peut recueillir une multitude dans l'Histoire des ſiècles paſſés? Je me propoſe de montrer que comme le changement de place, conſidéré en lui-même, ne peut rendre aucun homme malheureux,

*) Il y a eu un autre Apicius, fameux par ſa gourmandiſe, ſous l'Empire de Tibere, & un troiſième ſous Trajan.

**) Sen.

heureux, les autres maux que l'on reproche à l'exil, ou ne peuvent arriver à des hommes sages & vertueux, ou s'ils leur arrivent, ne peuvent les rendre misérables. Les pierres sont dures & les glaçons sont froids, & tous ceux qui les touchent les sentent de même *); mais les bons ou les mauvais événemens que la fortune nous amène, se font sentir relativement aux qualités qui sont en nous, & non pas en eux. Ce sont des accidens communs, indifférens en eux-mêmes, & ils n'acquièrent des forces que par nos vices ou nos foiblesses. La fortune ne peut dispenser ni félicités ni malheurs, à moins que nous ne coopérons avec elle. La plupart de ceux que la perte de leur bien rend malheureux, ne seroient pas heureux en le possédant; & ceux qui méritent de jouir des avantages que l'exil fait perdre, ne seront pas malheureux pour en être privés.

Je suis fâché de faire une exception à cette règle; mais Cicéron en fournit une si manifestement, que son exemple ne sauroit être dissimulé, ni passé sous silence. Ce grand homme qui avoit été le sauveur de sa Patrie, qui n'avoit crainé en soutenant cette cause, ni les insultes d'un parti désespéré, ni les poi-

*) Plut.

poignards des assassins, quand il vint à souffrir l'exil pour cette même cause, succomba sous le poids. Il deshónora ce bannissement que l'indulgence celeste lui avoit ménagé, comme un moyen de rendre sa gloire complete. Incertain où il iroit, & ce qu'il feroit, craintif comme une femme, & chagrin comme un enfant, il lamentoit la perte de son rang, de ses richesses, de sa haute considération parmi le peuple: son éloquence ne servoit qu'à peindre son ignominie avec de plus vives couleurs; il pleuroit la ruine de la belle maison que Clodius avoit démolie; & sa séparation de Terentia qu'il répudia peu de tems après, étoit peut être une affliction pour lui dans ce moment. Tout devient insoutenable à l'homme qui est une fois subjugué par la douleur *): il regrette ce dont il jouissoit sans plaisir, & surchargé déjà, il succombe sous le poids d'une bagatelle. Enfin telle fut la contenance de Ciceron que ses amis, aussi bien que ses ennemis, crurent qu'il avoit perdu le sens **). César vit avec une secrète satisfaction l'homme qui avoit refusé d'être

*) *Mitto cetera intolerabilia, etenim fletu impediatur.* Cic.

**) *Tam sepe & tam vehementer objurgas, & animo infirmo esse dicis.* Cic.

d'être son Lieutenant, pleurer sous la verge de Clodius. Pompée espéra trouver quelque excuse à son ingratitude dans le mépris auquel s'exposoit l'ami qu'il avoit abandonné. Atticus même le trouva trop basement attaché à sa première fortune, & le lui reprocha: Atticus, de qui les plus grands talens étoient l'ufure & la politesse, qui plaçoit son principal mérite à être riche, & qui auroit été noté d'infamie à Athenes pour garder des mesures avec les deux partis, sans se compromettre avec aucun*); cet Atticus, rougit pour Ciceron, & l'homme le plus complaisant qu'il y eût au monde prit le style de Caton.

J'ai insisté sur cet exemple d'autant plus que, sans donner atteinte à la vérité que nous venons d'établir, il nous en enseigne une autre d'une grande importance. Les hommes sages sont certainement supérieurs à tous les maux de l'exil; mais dans un sens rigoureux, celui qui a laissé dans son ame une seule passion indomptée, ne peut mériter ce nom. Ce n'est pas assez que nous ayons étudié tous les devoirs de la vie publique & privée, que nous en soyons parfaitement instruits, & qu'aux yeux du monde nous vivions conformément à ces devoirs.

Une

*) Plut.

Une passion qui reste assoupie dans le cœur, & qui a échappé à notre examen, ou que nous avons regardée avec indulgence, comme pardonnable, ou que nous avons peut-être même encouragée comme un principe propre à exciter & aider notre vertu, peut dans un tems ou dans l'autre détruire notre tranquillité, & gâter notre caractère entier. Quand la vertu a, pour ainsi dire, encuirassé l'ame de tous côtés, nous sommes invulnérables de toutes parts; mais la moindre partie négligée ou dédaignée peut nous exposer à recevoir un coup mortel: Achille fut blessé au talon. La raison ne peut obtenir l'empire absolu de nos ames par une seule victoire; le vice a plusieurs corps de réserve qu'il faut battre, plusieurs forteresses qu'il faut emporter; & nous pouvons être à l'épreuve de plusieurs assauts, sans être à l'épreuve de tous. Nous pouvons résister aux plus rudes attaques de la fortune, & céder aux plus foibles. Nous pouvons avoir gagné le dessus de l'avvrice, la plus universelle des maladies de l'ame, & n'en être pas moins esclaves de l'ambition. *)

Nous

*) Sénèque dit tout le contraire de cela, suivant le système des Stoiciens, dont il s'éloigne néanmoins en diverses occasions.

Nous pouvons avoir délivré notre ame de la peur de la mort, & quelqu'autre peur pourra néanmoins s'y tenir comme blottie. C'étoit le cas de Cicéron. La vanité étoit son vice capital: *) je ne doute pas qu'elle n'eût échauffé son zèle, excité son habileté, animé son amour de la Patrie, & soutenu sa constance contre Catilina: mais elle donna à Clodius une entière victoire sur lui. Il n'étoit pas effrayé de perdre la vie, & de quitter les biens, les honneurs & toutes les choses dont il pleura la perte; mais il étoit effrayé de vivre & d'en être privé. **) Il auroit probablement vû la mort dans cette occasion avec la même fermeté, avec laquelle il

*Si contra unam quamlibet partem fortune
satis tibi roboris est, idem adversus omnes
erit.*

*Si avaritia dimisit, vehementissima generis
humani pestis, moram tibi ambitio non faciet.*

*Non singula vitia ratio, sed pariter omnia
prosternit. In universum semel vincitur.*

*Nec audacem quidem timoris absolvimus;
nec prodigum quidem avaritia liberamus.*

Qui autem habet vitium unum, habet omnia.
Sen.

*) *In animo autem gloriæ cupido, qualis fuit
Ciceronis, plurimum potest. Vell. Patere.*

**) *Ut vivus hæc amitterem. Cic.*

il dit à Popilius Lénas, son client & son meurtrier; „ Approche, Vétéran, & si du „ moins tu peux faire cela de bien, coupe „ moi la tête „. Mais il ne pouvoit soutenir de se voir lui-même & d'être vû par d'autres, dépouillé de ces ornemens dont il avoit accoutumé d'être décoré: ce qui le fit répandre ainsi en tant de honteuses expressions. „ *) Puis-je oublier ce que j'ai été, „ ne pas sentir ce que je suis, de quel honneur, de quelle gloire je me vois déchû? „ Et parlant de son frere; **) j'ai évité de „ le voir, pour ne pas être témoin de son „ deuil, de sa consternation, & pour ne „ pas me présenter à lui dans un état si triste, si déplorable, après l'état si florissant „ où il m'avoit laissé. „ Cicéron avoit pensé à la mort, & y avoit préparé son esprit; il y avoit même eu des occasions où sa vanité auroit pû en être flattée. Mais la même vanité l'avoit empêché dans sa prospérité, de supposer qu'un pareil revers pût lui arriver; celui-ci donc arrivant, ne le trouva point

*) *Possum oblivisci qui fuerim, non sentire qui sum; quo caream honore, qua gloria?*

**) *Vitavi ne viderem, ne aut illius luctum squaloremque aspicerem, aut me, quem ille florentissimum reliquerat, perditum illi afflictumque offerrem.*

point préparé, le surprit & le frappa d'étonnement. „ Il étoit encore entêté des vains peurs, de la pompe & du fracas de Rome; „ me; „*) & non encore sevré de toutes ces choses que l'habitude rend nécessaires, & que la Nature a laissées indifférentes. Nous en avons fait l'énumération ci-dessus, & il est tems d'en venir à un examen plus particulier.

*Tout homme est donc capable de supporter un changement de place; plusieurs en font leur plaisir: mais qui peut soutenir les maux qui accompagnent l'Exil? Vous-même, qui en faites la question, pouvez les soutenir. Tous ceux qui les considèrent tels qu'ils sont en eux-mêmes, au lieu de les regarder au travers du verre trompeur que le préjugé nous tient devant les yeux. Car quoi! vous avez perdu votre bien; réduisez vos desirs, & vous vous trouverez aussi riche que jamais, avec cet avantage de plus, que vos soins seront diminués. Nos besoins naturels & réels sont renfermés en d'étroites limites; mais ceux que l'imagination & l'habitude enfantent, sont illimités **).* La vérité est

C 2

ren-

*) *Funum & opes strepitumque Roma.*

***) *Naturalia desideria finita sunt: ex falsa opinione nascentia ubi desinant, non habent: nullus enim terminus falso est. Sen.*

Si

renfermée dans un petit cercle déterminé, mais l'erreur ne connoît point de bornes. C'est pourquoi si vous laissez échaper vos desirs au-delà ces limites, ils erreront éternellement. *) Nous devenons nécessairement au milieu de l'abondance, & notre pauvreté augmente avec nos richesses. Réduisez vos desirs, afin de pouvoir dire avec l'Apôtre de la Grece, auquel Erasme étoit prêt d'adresser ses prières; **) „ que de choses dont je „ n'ai point de besoin ! „ Bannissez de votre exil tous les besoins imaginaires, & vous n'en souffrirez aucuns de réels; le petit filet d'eau qui vous est laissé, suffira pour étancher la soif de la nature; celle que l'on ne peut pas étancher ainsi, n'est pas une soif, mais une maladie, qui est plutôt formée par les habitudes vicieuses de votre esprit, qu'elle n'est l'effet de l'exil. Combien de gens dans le monde soutiennent gayement la pauvreté, parce qu'ils y ont été élevés, & qu'ils y sont accoutumés. ***) Serions-nous incapables d'acquérir par la raison & par la réflexion

*Si ad naturam vives, nunquam eris pauper;
si ad opinionem, nunquam dives: exiguum natura desiderat, opinio immensum. Sen.*

*) *Curtae nescio quid semper abest rei.*

**) *Quam multis ipse non egeo!*

***) *Sen.*

réflexion, ce que le plus vil Artisan possède par l'habitude? Ceux qui ont tant d'avantages sur lui, feront-ils esclaves des besoins & des nécessités qu'il ignore? Les Riches dont les goûts raffinés ne peuvent être satisfaits, ni par les productions d'une Province, ni même par celles d'un Royaume entier, pour qui tout le globe habitable est pillé, pour qui les Caravanes du Levant sont continuellement en marche, & les Mers les plus reculées couvertes de Vaisseaux, ces Créatures délicates, rassasiées de superfluités, prennent souvent plaisir à habiter dans une humble cabane, & à faire un repas grossier. Ils courent se réfugier dans les bras de la frugalité, insensés qu'ils sont, de vivre toujours dans la crainte de ce qu'ils souhaitent quelquefois, & de fuir une vie qu'ils imitent par un raffinement de luxe. Jettons les yeux sur ces grands hommes qui vivoient dans des siècles de vertu, de simplicité & de frugalité, & rougissons de penser que nous jouissons dans le bannissement de plus de biens, qu'ils n'en possédoient au milieu de leur gloire, & dans la plus grande affluence de leur fortune. Imaginons-nous que nous voyons un grand Dictateur donnant audience aux Ambassadeurs des Samnites, & préparant dans l'a-

tre son modique repas, de la même main qui avoit si souvent subjugué les ennemis de la République, & porté au Capitole le laurier triomphal. Rappelons nous que Platon n'avoit que trois Esclaves, *) & que Zénon n'en avoit pas un. **) On se cottisoit pour fournir à l'entretien de Socrate, ***) le

*) Le Testament de Platon dans Diogene Laërce fait mention de quatre Esclaves, sans compter Diane à qui il donna la liberté.

Apulée fait consister son bien en un jardin proche de l'Académie, deux Esclaves, une Patene pour les Sacrifices, & autant d'or qu'il en faudroit pour faire des boucles d'oreilles à un enfant.

**) Zénon possédoit mille talens lorsqu'il vint de Chypre en Grece, & il étoit dans l'usage de mettre son argent sur des Vaisseaux à un gros intérêt; en un mot il faisoit à peu près l'office d'Assureur. Il avoit apparemment perdu son bien, quand il dit: c'est fort bien fait à la Fortune de nous jetter entre les bras de la Philosophie: *Recte sanè agit fortuna, quæ nos ad Philosophiam impellit.* Il reçut ensuite d'Antigone beaucoup de présens considérables, de sorte que sa grande frugalité, & la simplicité de vie fut l'effet de son choix & non de la nécessité. Voy. Diog. Laërt.

*) Diogene Laërce rapporte sur la foi d'Aristoxene, que Socrate avoit un petit tronc & vivoit de l'argent que l'on y mettoit. *Positâ igitur arcula collegisse pecuniam quæ detraxerit: consumptâ autem eâ, rursus possuisse.*

le Réformateur de son Pays, & à la sépulture de Ménénus Agrippa, l'arbitre du sien. Pendant qu'Attilius Regulus bartoit les Carthaginois en Afrique, la fuite de son Valet de charrue réduisit chez lui sa famille à l'indigence, & le labourage de sa petite Ferme devint l'objet des soins publics. Scipion mourut sans laisser de quoi marier ses filles, & leurs dots furent payées du Trésor de l'Etat; car il étoit bien juste que le Peuple de Rome payât tribut une fois, à celui qui avoit assujetti Carthage à un tribut perpétuel. Après de tels exemples, ferons-nous effrayés de la pauvreté? Dédaignerons-nous d'être adoptés dans une famille, qui a tant d'illustres ancêtres? Nous plaindrons-nous du bannissement, parce qu'il nous ôte ce dont les plus grands Philosophes, & les plus grands Héros de l'Antiquité n'ont jamais joui?

Vous trouverez peut-être mauvais, & regarderez comme une supercherie, que je considère séparément des malheurs qui fondent tous ensemble sur un homme exilé, & l'accablent sous leurs poids réunis. Vous pourriez supporter le changement de place, s'il n'étoit pas accompagné de la pauvreté, si elle n'étoit pas accompagnée de la séparation de votre famille & de vos amis, de la perte de votre rang, de votre considération

& de votre pouvoir, du mépris & de l'ignominie. Quiconque raisonne de cette manière, qu'il se fasse la réponse suivante. La plus petite de ces circonstances en particulier est suffisante, pour rendre misérable l'homme qui n'y est pas préparé, qui ne s'est pas affranchi de la passion qu'il avoit particulièrement intérêt de dompter. Mais celui qui est venu à bout de maîtriser toutes ses passions, qui a prévu tous ces accidens, & préparé son esprit à les endurer, sera supérieur à tous à la fois, aussi bien qu'à chacun en particulier. Il supportera la perte de son rang, non pas parce qu'il peut supporter la perte de son bien, mais il supportera l'un & l'autre, parce qu'il est préparé à l'un & à l'autre, & parce qu'il est libre d'ambition aussi-bien que d'avarice.

Vous êtes séparé de votre famille & de vos amis. Faites-en la liste, & repassez-la attentivement: combien peu en trouverez-vous dans votre famille qui méritent le nom d'amis, & combien peu parmi ceux-ci, qui le soient réellement? Effacez les noms de ceux qui ne doivent pas rester dans ce rôle, & le gros Catalogue sera bien-tôt réduit à peu de chose. Regrettez, si vous voulez, votre séparation de ce petit nombre; à Dieu ne plaise que je veuille proscrire les sentimens d'une amitié vertueuse, quand je déclame

clame contre une honteuse & vicieuse foiblesse de l'esprit. Regrettez votre séparation de vos amis, mais regrettez la comme un homme qui mérite d'être le leur; c'est de la force & non de la foiblesse d'esprit; c'est une vertu & non un vice.

„ Mais le moindre déplaisir causé par la
„ perte du rang que nous tenions est une cho-
„ se ignominieuse. „ Il n'y a de rang esti-
mable parmi les hommes que celui que donne le mérite réel. Les Princes de la terre peuvent donner des titres, instituer des cérémonies, & en exiger l'observation: leur imbécillité & leur méchanceté peut les pousser à revêtir des fous & des fripons de robes d'honneur, & d'emblèmes de sagesse & de vertu. Mais nul homme ne peut être véritablement supérieur à un autre sans un mérite supérieur, & ce rang ne sauroit non plus nous être enlevé, que le mérite sur lequel il est établi. L'autorité suprême donne une valeur imaginaire & arbitraire aux monnoyes; c'est pourquoi elles n'ont pas le même cours en tous tems & en tous lieux; mais la valeur réelle reste invariable, & l'homme prévoyant se défait aussi-tôt qu'il peut de pièces de mauvais aloi, & amasse le bon argent. Ainsi le mérite ne peut nous procurer la même considération universellement.

Mais quoi! le titre à cette considération est le même, & sera reconnu tel en chaque circonstance par ceux qui sont eux-mêmes sages & vertueux. Si des gens, en qui il n'y a ni vertu ni sagesse, ne le reconnoissent pas, au moins ils ne nous ôtent rien; nous n'avons pas raison de nous plaindre. Ils nous considéroient pour un rang que nous avons, pour notre titre & non pour notre valeur intrinsèque; nous n'avons plus ce rang, ce titre, & ils ne nous considèrent plus: ils admiroient en nous, ce que nous n'admirions pas nous-mêmes; s'ils s'accoutument à nous négliger, habituons-nous à avoir pitié d'eux; leur assiduité étoit importune, ne nous plaignons pas du repos que leur changement nous procure; appréhendons plutôt le retour de ce rang & de ce pouvoir, qui semblable à un jour de Soleil, nous rameneroit ces petits insectes, & les feroit fourmiller de nouveau autour de nous.

Je sçais combien nous sommes habiles à déguiser sous de spécieux prétextes, nos faiblesses & nos vices; & combien nous réussissons souvent non-seulement à tromper le monde, mais encore à nous tromper nous-mêmes. L'inclination à faire le bien est inséparable d'une ame vertueuse. C'est pourquoy celui qui n'est pas capable de supporter

ter avec patience la perte de ce rang, de ce pouvoir dont il jouissoit, est quelquefois bien aisé d'attribuer ses regrets à l'impossibilité où il suppose qu'il se trouve réduit de satisfaire cette inclination. Mais qu'il sache qu'un homme sage se contente lui-même, en faisant autant de bien que sa situation lui permet d'en faire; qu'il n'y a point de situation où nous n'en puissions faire beaucoup; & que quand nous sommes privés d'un plus grand pouvoir de faire le bien, nous évitons en même tems la tentation de faire quelque mal.

Les inconvéniens dont nous avons parlé n'entraînent donc rien avec eux qui soit difficile à soutenir pour un homme sage & vertueux; & ceux dont il nous reste à parler, le mépris & l'ignominie, ne peuvent jamais tomber dans son lot. Il est impossible que celui qui se respecte lui-même, soit méprisé par les autres; & comment l'ignominie pourroit-elle affecter l'homme qui rassemble toutes ses forces en lui-même, qui appelle du jugement de la multitude à un autre Tribunal, & qui vit indépendant du genre humain, & des accidens de la vie? Caton fut rebuté dans les élections à la Préture & au Consulat: mais y a-t-il personne qui ait les yeux assez bouchés à la vérité,

pour

pour imaginer que de ces refus, il soit réfléchi quelque disgrâce sur lui? La dignité de ces deux Magistratures auroit été augmentée s'il en eût été revêtu, elles y perdirent plus que Caton.

Vous avez rempli tous les devoirs d'un bon Citoyen, vous avez été fidèle à vos promesses, constant dans vos engagements, & vous avez cherché les intérêts de votre patrie, sans regarder aux ennemis que vous vous faisiez, & aux dangers que vous couriez. Vous avez séparé son intérêt, autant qu'il étoit en votre pouvoir, de ceux des factions qui la déchiroient, aussi bien que de ceux de ses voisins & de ses alliés, lorsqu'ils se trouvoient différens; elle recueille le fruit de vos services, & vous souffrez pour les avoir rendus; vous êtes banni & poursuivi avec ignominie, & ceux que vous avez empêchés de triompher à ses dépens, se vangent aux vôtres. Les personnes malgré lesquelles vous avez servi ou même fauvé le public, conspirent votre ruine particulière & en viennent à bout; ils sont vos accusateurs, & la foule volage & ingrate est votre juge; votre nom est suspendu dans des tables de proscription, & l'artifice joint à la malice entreprend de faire passer vos meilleures actions pour des crimes, & de ternir

ternir votre caractère. Pour cet effet, la voix sacrée du Sénat est engagée à prononcer un mensonge, & ces registres qui devroient être les monumens éternels de la vérité, deviennent les titres de l'imposture & de la calomnie. Vous regardez de telles circonstances comme intolérables, & vous préféreriez la mort à un exil si ignominieux. Ne vous y trompez pas, l'ignominie retombe sur ceux qui persécutent injustement, & non sur celui qui souffre une injuste persécution. *) Supposez que dans l'acte qui vous bannit, il fût déclaré que vous avez quelque maladie contagieuse, que vous êtes bossu, ou autrement contrefait; cette décision rendroit les Juges ridicules, **) l'autre les rend infames; mais ni l'une ni l'autre ne peut intéresser un homme qui dans un corps sain & bien proportionné, jouit d'une conscience nette de toutes les fautes qu'on lui impute. Au lieu d'un tel exil voudriez-vous faire cette convention, qu'afin de pouvoir vivre chez vous dans l'aïssance & dans l'abondance, vous servirez d'instrument pour confondre ensemble de plus en plus ces intérêts opposés, & ne donner que la

*) *Recalcitrat undique tutus.*

**) Dion. Cass. Dialogue entre Ciceron & Philiscus.

troisième place à ceux de votre Patrie? Voudriez-vous profiter de sa puissance à l'ambition d'autrui, sous prétexte de la garantir de dangers imaginaires; & faire pleuvoir ses richesses dans les coffres des plus minces & des plus vils de ses Citoyens, sous prétexte de payer ses dettes? Si vous pouvez vous soumettre à une aussi infame convention, vous n'êtes pas l'homme à qui j'adresse mon discours, ni même avec qui je veuille avoir aucun commerce: mais si vous avez assez de vertu pour la dédaigner, pourquoi murmurez-vous d'un sort que vous ne vous ne pouviez éviter que par cette alternative? Etre banni d'un tel pays, & avec de telles circonstances, c'est être délivré de prison. Diogene se fit chasser du Royaume du Pont, pour avoir fait de la fausse monnoye; & Stratonicus crut pouvoir commettre une fausseté, pour se faire bannir de Sériphos. Mais vous, c'est en faisant votre devoir que vous avez obtenu votre liberté.

Le bannissement avec tout son cortège de maux, est si peu une cause de mépris, que celui qui se roidit contre avec un courage intrépide, pendant que tant d'autres s'y laissent abattre, érige sur sa propre infortune un trophée à son honneur: car telle est
le

la disposition & la trempe de nos esprits, que rien ne nous inspire plus d'admiration, qu'un homme intrépide au milieu des disgraces. Il faut convenir qu'une mort ignominieuse est la plus grande de toutes les ignominies; & néanmoins quel est le blasphémateur qui osera diffamer la mort de Socrate? *) Cet homme divin entre dans la prison avec la même fermeté avec laquelle il avoit réduit les trente Tyrans, & il effaça l'ignominie de ce lieu: car comment l'eut-on pu regarder comme un prison, quand Socrate y étoit? Aristide fut mené au supplice dans la même Ville; tous ceux qui rencontroient cette triste marche baissoient les yeux en terre, & le cœur ferré déplo- roient, non l'homme innocent, mais la justice elle-même qui étoit condamnée en lui. Néanmoins il se trouva là un misérable, (un de ces monstres qui font quelquefois produits contre les règles ordinaires de la nature,) qui lui cracha au visage en passant. Aristide essuya sa joue, sourit, & se tourna vers le Magistrat, en disant: „ Avertissez „ cet homme qu'il ne soit pas si sale à „ l'avenir.

L'ignominie ne fauroit donc avoir de prise sur la vertu; **) car la vertu est la même;

*) Sen.

**) Sen.

me, & s'attire le même respect dans toutes les conditions. Quand elle prospère, nous applaudissons au monde; & quand elle tombe dans l'adversité, nous lui applaudissons à elle-même: semblable aux Temples des Dieux, elle est vénérable jusques dans ses ruines. Ceci posé, ne doit-on pas regarder comme une sorte de folie, de différer un moment à acquérir les seules armes capables de nous défendre contre des attaques auxquelles nous sommes à tout moment exposés. Nous ferons, ou ne ferons pas malheureux en tombant dans l'infortune, selon la manière dont nous aurons joui de la prospérité. Si nous nous sommes appliqués de bonne heure à l'étude de la sagesse, & à la pratique de la vertu, ces maux deviennent indifférens; si nous avons négligé de le faire, ils deviennent nécessaires: dans le premier cas, ils ne sont pas des maux, & dans le second ils sont des rémedes à des maux plus grands qu'eux. Zenon *) se réjouissoit de ce qu'un naufrage l'avoit jetté sur les côtes d'Athenes; il dut à la perte de sa fortune l'acquisition qu'il fit de la vertu, de la sagesse & de l'immortalité. Il y a bon & mauvais air pour l'esprit aussi bien que pour le corps: souvent la prospérité irrite nos
maladies

*) Diog. Laerc.

maladies habituelles, & nous laisse sans espérance de trouver de spécifique que dans l'adversité. Dans ce cas, le bannissement est semblable à un changement d'air, & les maux que nous y souffrons, semblables à des médecines disgracieuses, appropriées à des maladies invétérées. Ce qu'Anacharsis *) disoit de la Vigne, peut assez bien s'appliquer à la prospérité: elle porte les trois grades de plaisir, d'yvresse & de chagrin: & on est heureux quand la dernière peut guérir le mal qu'ont produit les deux autres. Lorsque les afflictions ne produisent pas leur effet naturel, le cas est désespéré. Ce sont les derniers remèdes que la divine Providence met en usage; s'ils manquent, nous languissons & nous mourons dans la misère & dans le mépris. Hommes vains que nous sommes! combien rarement savons-nous que souhaiter & que demander! Quand nous prions pour éloigner de nous ces malheurs, & quand nous les craignons le plus, c'est alors que nous en avons le plus de besoin. C'étoit par cette raison que Pythagore défendit à ses Disciples de demander à Dieu aucune chose en particulier. La plus courte & la meilleure prière

*) Sen.

prière que nous puissions adresser à celui qui connoit nos besoins & notre ignorance dans nos demandes, est celle-ci: „ Ta volonté soit faite. „

Cicéron dit que comme le bonheur est l'objet de toute la Philosophie, les disputes entre les Philosophes proviennent de leurs différentes idées du souverain bien. Conciliez-les en ce point, vous les reconciliez dans le reste. L'Ecole de Zénon plaçoit le souverain bien dans la vertu nue, & pouvoit ce principe dans l'extrême, au-delà du plus haut point de la nature & de la vérité. Cet excès fut peut-être occasionné par un esprit d'opposition à une autre doctrine, qui devint fort à la mode pendant que Zénon florissoit: Epicure plaçoit le souverain bien dans le plaisir; ses termes furent mal entendus, soit volontairement ou par hazard; ses Sectateurs aiderent peut-être à pervertir sa doctrine, mais ce fut la rivalité qui aigrit la dispute; car en vérité il n'y a pas une si grande différence qu'on se l'imagine entre le Stoïcisme réduit à des termes raisonnables & intelligibles, & le pur & orthodoxe Epicurisme. *) *L'inaltérable tranquillité d'une ame heureuse du premier, & **) la volupté de l'autre ont assez*

*) *Felicitas animi immota tranquillitas.*

**) *Voluptas.*

assez d'affinité; & je doute fort si le plus ferme Héros du Portique auroit supporté un accès de la pierre sur les principes de Zénon, avec plus de magnanimité & de patience que fit Epicure sur ceux de sa propre Philosophie. *) Cependant Aristote **) prit un milieu, ou s'expliqua mieux; il plaça le bonheur dans ces avantages réunis, ceux de l'esprit, ceux du corps, & ceux de la fortune: il est raisonnable de les joindre, mais il est certain qu'ils ne doivent pas être placés sur un pied égal. Nous pouvons beaucoup mieux supporter la privation des derniers, que celle des autres, & la pauvreté même de laquelle le genre humain est si effrayé, ***) est sûrement moins fâcheuse, que la folie ou la pierre; quoiqu'en pensât Chryssippe, qui disoit qu'il valoit mieux vivre fou, que de ne pas vivre. Si le bannissement donc, en nous ôtant les avantages de la fortune, ne peut nous ôter les avantages plus

D 2

pré-

*) Comparez les Portraits que l'on fait si souvent de la Doctrine de la volupté enseignée par Epicure avec le compte qu'il rend lui-même, dans la Lettre à Ménécée, du sens dans lequel il entendoit ce mot. *Diog. Laerc.*

**) Plut.

***) *Per mare pauperiem fugiens, per saxa, per ignes.*

précieux de l'esprit & du corps, quand nous les possédons, & si cet accident est capable de nous les rendre quand nous les avons perdus: le bannissement est un mal très-léger pour ceux qui sont soumis à l'empire de la raison, & un très-grand bien pour ceux qui sont encore plongés dans des vices qui ruinent la santé du corps & de l'esprit. L'exil est à désirer pour ceux-ci, & n'est à craindre pour personne. Si nous sommes dans ce cas, secondons les desseins de la Providence en notre faveur; réparons la perte des premières occasions, en ne laissant pas échapper les dernières. *) Nous pouvons abrégner les maux que nous aurions pû prévenir; & à mesure que nous prendrons le dessus sur nos passions desordonnées, & sur nos habitudes vicieuses, nous sentirons nos peines diminuer à proportion. Toutes les avenues de la vertu sont consolantes. Avec combien de joie l'homme qui profite ainsi de ses malheurs, découvrira-t il que ces maux qu'il attribuoit à son exil, avoient leur source dans sa vanité & sa folie, & disparaissent avec elles? Il verra que dans la première disposition d'esprit, il ressembloit à ce Prince efféminé, **) que ne vouloit boire d'autre

*) *Si noles sanus, curres hidropicus.* Hor.

**) *Plur.*

d'autre eau que de celle de la riviere de Choaspe; ou à cette Reine imbécille, qui (dans une Tragédie d'Euripide) se plaignoit amerement qu'elle n'avoit pas allumé la torche nuptiale, & que la riviere d'Isme ne n'avoit pas fourni l'eau pour les noces de son fils. Envisageant son premier état dans un jour si ridicule, il travaillera avec joie à s'en procurer un autre tout opposé, & lorsqu'il y sera parvenu, il sera convaincu par sa propre expérience, (la plus forte de toutes les preuves,) qu'il étoit malheureux parce qu'il étoit vicieux, & non parce qu'il étoit banni.

Si je ne craignois d'être soupçonné de chercher trop à raffiner, je hazarderois de mettre ici quelques avantages de la fortune, qui sont dûs à l'exil, dans la balance contre ceux que l'exil nous fait perdre. Il y en a un qui a été négligé par des Sages. Démétrius de Phalère banni d'Athenes, devint Premier Ministre du Roi d'Egypte, & Thémistocle fut si bien reçu à la Cour de Perse, qu'il disoit que sa fortune auroit été perdue s'il n'avoit pas été ruiné; mais Démétrius s'exposa, par sa faveur sous le premier Ptolomée, à une nouvelle disgrâce sous le second; & Thémistocle, qui avoit été le Capitaine

d'un Peuple libre, devint le vassal du Prince qu'il avoit lui-même vaincu. Ne vaut-il pas mieux jouir de l'avantage qui est propre à l'exil, & vivre pour nous-mêmes, quand nous ne sommes plus dans l'obligation de vivre pour les autres. Similis, Capitaine d'une grande réputation sous Trajan & sous Adrien, ayant obtenu la permission de se retirer, passa sept ans dans sa retraite, & mourant alors il ordonna que l'on gravât pour épitaphe sur son tombeau, *) „ qu'il „ avoit passé bien des années sur la terre, „ mais qu'il n'avoit vécu que sept ans. „

Si vous êtes sage, votre loisir sera dignement employé, & votre retraite ajoutera un nouveau lustre à votre caractère. Imitiez Thucydide en Thrace, ou Xénophon dans sa petite ferme à Scillus. Dans une telle retraite vous pourrez vous établir comme un des habitans d'Elide, qui jugeoient des jeux Olympiques sans y prendre aucune part: loin du tracas du monde, & presque indifférent spectateur de ce qui s'y passe, ayant rendu dans votre vie privée ce que vous devez à la postérité. Ecrivez comme vous vivez, sans passion, & établissez votre réputation. comme vous établif-

*) Xiphil.

établissez votre bonheur sur les fondemens de la vérité. Si vous manquez des talens, de l'inclination, ou des matériaux nécessaires pour de tels ouvrages, ne tombez pas pour cela dans l'oisiveté; tâchez d'imiter l'exemple de Scipion à Linternum, & de pouvoir vous dire à vous-même; „j'aime les plaisirs innocens, & un repos s'avant. *) „ Les amusemens rustiques & les méditations philosophiques feront couler doucement vos heures, & si la bonté du Ciel vous a donné un ami semblable à Lélius, rien ne vous manquera pour rendre votre bonheur complet.

Voilà quelques-unes des Réflexions qui peuvent servir à fortifier l'esprit sous le poids de l'Exil & des autres malheurs de la vie, auxquels chaque homme a intérêt de se préparer, parce qu'ils sont communs à tous les hommes. **) Je dis qu'ils sont communs à tous, parce que ceux-mêmes qui les évitent y sont au moins exposés. Les dards de la mauvaise fortune sont toujours pointés contre nos têtes: quelques-uns nous attrapent, quelques-uns nous effleurent

D 4

&

*) *Innocuus amo delicias, doctamque quietem.*

**) *Sen.*

& s'envolent pour bleffer nos voisins; c'est pourquoy tenons notre esprit dans une égale température, & payons sans murmure le tribut que nous devons à l'humanité. L'hiver apporte le froid, il faut nous résoudre à être gelés; l'été ramene la chaleur, il faut nous résoudre à fondre en sueurs; l'inclémence de l'air dérange notre santé, il faut nous résoudre à être malades: ici nous sommes exposés aux bêtes féroces, & là à des hommes plus sauvages que des bêtes; si nous échapons aux incommodités & aux périls de l'air & de la terre, il y a les dangers de l'eau & ceux du feu à courir. Il n'est pas en notre pouvoir de changer l'ordre établi des choses; mais il est en notre pouvoir de prendre l'élévation d'ame qui convient à des hommes sages & vertueux, & qui peut nous rendre capables d'affronter avec courage les accidens de la vie, & de nous conformer à l'ordre de la Nature, qui gouverne son grand Royaume (le Monde,) par de continuelles révolutions. Soumettons-nous à cet ordre; soyons persuadés que tout ce qui arrive doit arriver, & ne soyons jamais assez fous pour nous plaindre de la Nature. La meilleure résolution que nous puissions
pren-

prendre, c'est de souffrir ce que nous ne pouvons changer, & de suivre sans murmurer la route que la Providence, qui dirige chaque chose, nous a marquée: car ce n'est pas assez de la suivre, il est d'un mauvais soldat de soupirer, & de marcher avec répugnance. Nous devons recevoir les ordres avec courage & gaieté, & ne pas chercher à nous échaper du poste qui nous est assigné dans cette belle disposition des choses, dont nos souffrances même font une partie nécessaire. Adressons-nous à Dieu qui gouverne tout, comme Cléanthe fit dans ces admirables vers, qui vont perdre une partie de leur grace & de leur énergie dans ma traduction:

*) „Pere de la Nature, Maître du Monde,
 „vois mes pas se tourner avec une
 „joyeuse résignation partout où ta Providence me conduit. Le destin mene ce-
 „

D 5

„ lui

*) Parent of Nature! master of the world!
 Where'er thy providence directs, behold
 My steps with chearful résignation turn.
 Fate leads the willing, drags the backward
 on.

Why should I grieve, when grieving I must
 bear?

Or take with guilt what guiltless I might
 share?

„ lui qui marche volontairement, & en-
 „ traîne celui qui résiste. Pourquoi pleu-
 „ rerois-je, quand malgré mes pleurs il
 „ faudroit souffrir? ou pourquoi recevrais-
 „ je d'une maniere criminelle ce qu'il ne
 „ dépend que de moi de recevoir sans
 „ crime? „

Parlons & agissons ainsi; la résignation
 à la Providence est la véritable magnanimité.
 Mais c'est la marque sûre d'un esprit bas &
 pusillanime de lutter contre, & de censurer
 l'ordre de la Providence; & au lieu de recti-
 fier notre propre conduite, de nous éle-
 ver pour réformer celle de notre Créa-
 teur.

Fin des Réflexions sur l'Exil.





REMARQUES.

Pag. 17. *Heimrey.*

Ce mot se trouve ainsi dans le Mercure. Le texte Anglois porte *Heimvey*. L'un ou l'autre terme est sans doute tiré de la Langue Suisse; au moins j'avoue que je ne connois pas plus celui-ci en Anglois que celui-là en François; mais il ne m'appartient pas de décider lequel est le plus franc Suisse.

Pag. 27. *Je ne suis privé ni du feu ni de l'eau.*

• L'interdiction du feu & de l'eau étoit la formule du bannissement chez les anciens Romains.

RÉMARQUES

Page 17. Histoire.

Ce mot le trouve aussi dans le Mémoire.
Le texte Anglois pour l'histoire / L'us ou
l'usage est sans doute tiré de la
grec Sullis; au moins j'en suis sûr
non pas plus celui-ci en Anglois que
il en François; mais il n'est pas
de décider lequel est le plus ancien.

Page 27. Il se fait par le
L'indication du mot de l'histoire
formé de semblablement avec les autres
Romains.



124 132

ULB Halle

003 629 635

3

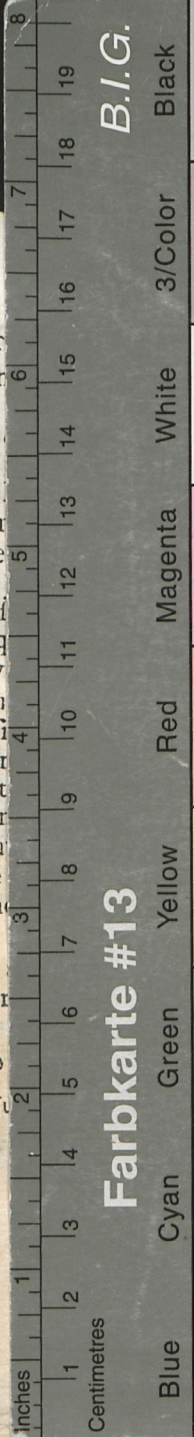


sb.



112 + 1132





B.I.G.

Farbkarte #13

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

3

REFLEXIONS SUR L'EXIL,

ÉCRITES EN ANGLOIS

PAR

MYLORD BOLINGBROKE

TRADUCTION NOUVELLE.



M. DCC. LII.